

1

Alicia fut réveillée par le silence. D'habitude, les cris l'arrachaient au sommeil à intervalles irréguliers, mais cette nuit, c'était différent. Cette nuit, contre sa poitrine, il n'y avait aucun bruit.

— Noel? chuchota-t-elle en cherchant à tâtons la petite tête de son fils.

Comme il était presque 1 heure du matin, il n'y avait probablement pas d'électricité à Lupang Pangako, le «Terminus», comme ses habitants appelaient le plus grand bidonville de Quezon City, dans l'agglomération de Manille. Et même si elle avait pu allumer la lumière, Alicia ne l'aurait pas fait.

Jay dormait, et c'était une bénédiction. Elle ne voulait pas réveiller son fils aîné, âgé de sept ans, car il se souviendrait alors qu'il n'avait rien eu à manger la veille au soir.

— Ça arrive, mon chéri, avait-elle répondu à ses questions impatientes tout en tournant l'eau qui bouillonnait. Tu as passé une journée fatigante à Payatas. Repose-toi, je te réveille dès que la soupe est prête.

Il avait hoché la tête en arborant le sérieux de son père Christopher, les yeux rouges d'avoir été frottés – mais il était impossible de lutter contre les émanations de la plus grosse décharge publique des Philippines. Dix mille *scavengers* travaillaient là, des charognards, comme ils se surnommaient eux-mêmes. La moitié d'entre eux étaient des enfants tels que Jay, le cri de guerre «cent» toujours aux lèvres dès qu'un nouveau camion d'ordures arrivait de la métropole aux douze millions d'habitants. «Cent» pour «cent pesos», le prix d'un kilo de fil de cuivre. Le métal rapportant bien plus que le plastique, Jay passait dix heures par jour à faire brûler des pneus de voiture et des câbles électriques afin de séparer le caoutchouc bon marché de la précieuse matière première.

Par chance, c'était un garçon obéissant, et la veille, il s'était allongé dans son coin, sur son sac de riz rembourré de sable, sans regarder dans la casserole suspendue au-dessus du feu. Dans le cas contraire, Alicia aurait dû lui expliquer pourquoi elle ne contenait rien d'autre que de l'eau et des graviers.

Mon enfant meurt de faim et moi je fais cuire des cailloux.

Alicia s'étonna d'avoir encore la force de pleurer. Apparemment, elle n'avait pas celle d'allaiter.

— Noel?

Elle essaya en vain de glisser son petit doigt entre les lèvres du nourrisson. Il était âgé de six jours; au début, il avait tété avec ardeur tout ce que touchait sa bouche, mais à présent il ne serrait même plus ses petits poings.

Depuis qu'elle avait posé le pied pour la première fois dans ce monde parallèle, deux ans auparavant, Alicia avait en permanence la sensation de vivre dans une ruche renversée. Des dizaines de milliers d'âmes parquées à la lisière de la décharge se fondaient à Lupang Pangako en un seul organisme vivant, un serpent de tôle qui se tortillait et grandissait toujours, alimenté par un flot ininterrompu de débris humains, enveloppé par le nuage de puanteur acide et aigre des ordures et des excréments.

De temps à autre, le serpent muait, cyclones et précipitations arrachaient des zones d'habitation entières et les emportaient comme des sacs plastique, elles et leur pitoyable contenu. On avait déjà souvent tenté de tuer le serpent. Des mafieux allumaient des incendies, des bulldozers écrasaient «accidentellement» des familles dans leur sommeil, ou bien le serpent s'empoisonnait lui-même en baignant ses enfants dans le fleuve vert-brun dans lequel aucun poisson ne nageait plus depuis longtemps, à cause du bouillon industriel qu'on y déversait.

Mais Alicia savait que sa situation aurait pu être encore pire. Sa cabane située au cœur du bidonville était grande, quatre mètres carrés pour seulement six personnes, et ses murs étaient faits de plaques de carton fort, et non de bâches mal fixées comme ceux des abris voisins. Depuis la mort de Christopher, son mari, six mois plus tôt, et depuis que ses deux frères étaient autorisés à dormir en ville sur un chantier, ils avaient assez de place pour que Jay ne soit plus obligé de dormir assis comme

elle. Adossée à l'appentis de contreplaqué qui servait de toilettes, le bébé serré contre sa poitrine asséchée, elle avait fermé les yeux et était finalement parvenue à sombrer pour quelques heures dans un rêve d'une vie meilleure, comme celle qu'on voyait à la télévision. Elle aussi aurait pu s'allonger, étendre les jambes, il y avait suffisamment d'espace, mais elle avait peur des rats. La semaine précédente, l'un d'eux avait mordu au gros orteil le bébé de sa meilleure amie. La petite fille, âgée de dix semaines, n'avait pas survécu à la fièvre.

Dieu va-t-Il te rappeler aussi à Lui, Noel? Est-ce que c'est ça, son plan?

Mais son bébé n'était pas encore mort, constata-t-elle avec soulagement. Elle entendait toujours le râle de sa respiration, tremblante comme celle d'un vieil homme. Elle sentait contre sa main le ventre de Noel, dur et rigide, à chaque inspiration. Et à la pâle clarté de la lune qui tombait à travers le trou du toit de tôle, elle vit ses grands yeux, sombres comme la laque d'un piano.

Silvania, une religieuse catholique qui venait les voir de temps en temps, pensait que c'était la pauvreté qui avait fait du visage de cette femme de vingt-deux ans celui d'une vieille. Mais elle se trompait. C'était la honte.

Alicia avait honte de faire cuire des pierres parce que les deux cents pesos péniblement récoltés par Jay au cours des deux jours précédents suffisaient tout juste à payer le *señor* Ramirez, un marchand venu de Makati qui avait posé un tuyau traversant le quartier des miséreux pour y vendre de l'eau en empochant une marge confortable. Il prenait bien plus cher que le prix payé par les riches qui, à seulement quelques kilomètres de là, se baignaient dans les piscines de leurs villas climatisées, derrière des clôtures hautes de plusieurs mètres et surmontées de barbelés.

Alicia avait honte d'être obligée d'envoyer une fois de plus son fils à la décharge, le lendemain, afin que, pieds nus et uniquement vêtu d'un slip sale, il fouille les ordures au milieu d'un essaim de mouches, se réjouissant s'il trouvait un pot de yaourt encore à moitié plein qu'il pouvait alors récupérer jusqu'à la dernière goutte, directement sur place.

Et elle avait honte de ne pas être une vraie femme, de ne pas pouvoir donner de lait, que ses seins soient asséchés et taris comme le champ infertile de son père, dans le nord-est du pays.

— Il lui faut un docteur.

La voix de son fils l'arracha à la léthargie dans laquelle elle tombait quand elle ruminait trop.

— Tu es réveillé, Jay, dit-elle à voix basse.

Dans l'obscurité, celui-ci s'assit.

— Je t'ai entendue pleurer, maman.

— Je suis désolée.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Sors plutôt mon frère d'ici.

Jay avait à peine sept ans et parlait avec le ton déterminé de son père. Christopher lui avait légué bien des choses : ses yeux tristes, son regard sérieux, ses grandes mains, son sens des chiffres (Jay adorait les mathématiques et était un as en calcul mental), et bien sûr son destin, celui de vivre dans la pauvreté.

— On ne peut pas se payer de docteur, dit Alicia d'un ton éteint.

Jay s'étira et se leva.

— J'en connais un qui soigne gratuitement.

— Rien n'est gratuit, dans la vie.

— Il est médecin et vient à la décharge pour s'occuper d'eux. S'occuper *d'eux*.

Alicia alluma une bougie tout en se demandant si elle avait perçu du regret dans la voix de Jay. Aurait-il souhaité être l'un *d'eux*? L'un de ces trois cents gamins qui ne vivaient pas, comme eux, seulement en bordure de la décharge, mais en permanence dessus? Ils rêvaient de devenir sportifs, pilotes ou, comme Jay, professeurs de mathématiques, et ils se racontaient leurs grands projets en sniffant de la Rugby après le travail. Avait-il davantage besoin de cette communauté accro à la colle que de sa propre mère?

La plus grande peur d'Alicia était que son fils, un jour, ne rentre pas à la maison et installe son campement directement au milieu des ordures.

— Heinz est gentil, maman.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom?

— Un Allemand. Il est gentil avec nous.

— Hmm.

Il y avait longtemps qu'elle ne croyait plus en la bonté humaine, et pas seulement depuis que Christopher avait été abattu lors d'un contrôle policier et que l'agent de service n'avait accepté de lui remettre les affaires de son mari qu'à condition qu'elle couche avec lui.

— Alicia! Jay!

La flamme de la bougie s'éteignit quand quelqu'un tira brusquement le rideau de douche qui faisait office de porte à leur cabane. Elle ne put voir le visage de l'homme qui lui braquait une lampe torche dans les yeux, mais elle avait tout de suite reconnu la voix rauque de son cousin.

— Marlon? Qu'est-ce que tu viens faire ici?

— Dépêchez-vous, les pressa le jeune homme. Vite. On doit partir.

Marlon ne travaillait pas dans les montagnes d'ordures. Il était porteur, le plus rapide de tous les jeunes qui livraient des drogues et d'autres marchandises pour Edwin, le chef mafieux de ce secteur du bidonville.

— Pourquoi? Qu'est-ce qui se passe?

Instinctivement, Alicia serra son bébé encore plus étroitement contre elle.

— Tu n'entends pas?

Marlon dirigea le faisceau de sa lampe de poche vers le trou du toit.

— Si, et alors?

Des hélicoptères approchaient. Rien d'exceptionnel. Les doigts lumineux de leurs projecteurs de recherche effleuraient chaque nuit les toits du bidonville. Leur grondement était indissociable du rythme nocturne du serpent.

— Ils nous enferment.

— *Quoi?* demandèrent Alicia et Jay d'une seule voix.

— Les rues. Maintenant.

— Mais de quoi tu parles?

— Ils bloquent toutes les issues, les ponts, ils isolent toute la décharge. Dans une demi-heure, plus personne ne pourra sortir d'ici, avertit Marlon.

L'intonation soucieuse de sa voix était inhabituelle pour un homme dont la lèvre inférieure était tatouée de trois traits. Un pour chacun des meurtres sur commande commis par ce garçon de seize ans.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda Jay.

Le gamin admirait Marlon, imitait son attitude, sa démarche, et désormais aussi son ton difficilement contrôlé.

— N'emportez rien avec vous. On n'a pas de temps à perdre.

— Stop, non. (Alicia retint Jay par le poignet alors qu'il tentait de se glisser près d'elle pour sortir.) On ne va nulle part tant que tu ne nous dis pas ce qui se passe.

Marlon soupira profondément, exténué, et passa la main sur son crâne rasé.

— Je ne sais rien de précis, mais l'armée arrive. En mission pour les services de santé.

— L'armée? Qu'est-ce qu'ils veulent faire?

— Ils disent que c'est à cause de cette nouvelle maladie, tu en as entendu parler à la radio, non? Ils ont peur que l'épidémie vienne de nous.

Alicia hocha la tête. Elle avait entendu une conversation à la fontaine. *Si on peut boire cette eau croupie, on survivra aussi à la grippe de Manille*, s'était-elle dit sans prêter plus d'attention aux rumeurs. Drogues, violence, maladies, faim, il y avait ici des millions de possibilités de crever, pourquoi devrait-elle s'inquiéter d'une de plus?

— Tu crois qu'ils veulent nous mettre en quarantaine? demanda-t-elle. Tout le quartier?

— Non.

Marlon secoua la tête. Le grondement des hélicoptères s'intensifia au-dessus de leurs têtes.

— Je crois qu'ils veulent nous tuer.

Au même moment, à 9876 kilomètres à vol d'oiseau

Je dois l'aider!

Pour un homme incapable de se souvenir de son propre nom, il était étonnamment sûr de lui sur ce point : il devait empêcher la jeune fille de monter dans la voiture de ce type, sans quoi quelque chose d'horrible se produirait.

Il ignorait pourquoi il en était tellement certain et ne le découvrirait sans doute pas avant longtemps : il avait à cet instant de grandes difficultés à se concentrer, car l'homme debout près de lui dans la file le harcelait sans relâche.

— Je sais bien que t'es pas un bavard, mon grand, mais je te le répète quand même : ne parle à personne, tu m'entends ? Pas un mot à quiconque. Laisse-moi répondre à ta place quand on te pose une question. Et si vraiment tu peux pas faire autrement, s'il est impossible d'y couper, dis uniquement que tu es Noah, que tu viens de Hollande et que tu es seulement de passage. Ça expliquera ton drôle d'accent. OK ?

Noah hocha la tête en silence.

Tandis que lui, ces dernières semaines, avait passé beaucoup plus de temps à réfléchir qu'à parler, Oscar bavassait une fois de plus comme s'il participait à un concours de parole rapide. Ses mots formaient de gros nuages de vapeur dans l'air froid.

En ce mois de février à Berlin, l'hiver se livrait à son activité favorite : il avait ouvert son couteau de vent et tranchait tout ce qui se mettait en travers de son chemin – les vêtements, la peau, les âmes. Et il ne faisait en la matière aucune différence de classes sociales. Il se moquait bien de secouer le col de fourrure d'une veuve de Grunewald, de balancer une pluie

verglaçante au visage d'un facteur de Lichtenberg ou, comme à cet instant, d'amener à se resserrer encore un peu la trop longue file d'attente formée devant l'asile de nuit pour sans-abri de la Franklinstrasse.

— Ça commence dans dix minutes.

Tout en parlant, Oscar agitait ses bras courts et grassouillets; il désigna l'entrée du bâtiment de béton gris devant lequel s'amassait l'impatient grappe humaine.

— Il faut pas qu'on se fasse remarquer, ce serait mauvais. Quand tu es contrôlé, évite les regards directs. Ne te redresse pas, ça intimide tout le monde de voir que tu es costaud, et laisse-moi passer le premier, d'accord? À la station d'accueil, l'alcool, les drogues, les clopes et les armes sont tabous. T'as pas d'arme sur toi, hein?

Oscar lui jeta un regard soupçonneux, comme s'il craignait véritablement que Noah ait, le matin même, trouvé un pistolet en fouillant les poubelles à la recherche de bouteilles consignées. Il se dressa en même temps sur la pointe des pieds pour compenser leur différence de taille. Même ainsi, il arrivait à peine à la poitrine de Noah.

— Tu vois, j'ai aucune envie que tu sois refusé. Aujourd'hui, c'est le 14 février, 14 et 2, ça fait 16, et la somme de 16, c'est 7! Ça veut dire qu'aujourd'hui on peut pas retourner dans notre cachette, tu comprends?

Non. Absolument pas.

Noah ne comprenait rien à la majorité de ce que son étrange compagnon déblatérerait toute la journée. En fait, il ne comprenait plus rien à sa propre vie. Et le terme de *vie* était probablement inadapté à l'existence qu'il menait depuis quatre semaines, depuis qu'il était revenu à lui pour la première fois, sous terre, dans le réduit étouffant proche d'un tunnel de métro désaffecté qu'Oscar appelait sa «cachette».

— Ils mesurent la tension, je t'en ai déjà parlé.

Oscar roula des yeux comme s'il s'adressait à un imbécile complètement borné. Avec son bonnet à pompon orange, la barbe de mormon qui encadrait son visage tout rond et son énorme bedaine, il évoquait un schtroumpf. Noah s'étonna de savoir à quoi ressemblait un schtroumpf alors qu'il avait été

incapable de reconnaître son propre visage dans le miroir des toilettes de la gare.

Peut-être retrouverait-il la mémoire s'il coupait ses cheveux bruns et se taillait la barbe, mais il en doutait. Pour lui, l'homme aux yeux tristes, au nez de travers et aux traits anguleux du miroir était un étranger dont le corps plein de cicatrices le retenait prisonnier.

— Notre cachette se trouve directement sous l'aile est de l'église du Souvenir.

Oscar chuchotait désormais, pour que les SDF qui attendaient autour d'eux ne puissent rien entendre de ses explications paranoïaques.

— D'un point de vue géographique, c'est le district de Wilmersdorf, avec le code postal 10789. Et à ton avis, la somme de 10789, c'est quoi? 25. Et la somme de 25? Tout juste: 7. (Oscar cligna nerveusement des yeux.) Tu crois peut-être qu'en 1993 ils ont seulement mis en place les nouveaux codes postaux pour que les lettres arrivent plus vite? Tu parles, c'est ce que tout le monde est censé croire. En vérité, c'est un code. Le plan d'intervention qui leur permet de coordonner leur surveillance de routine. Aux dates dont la somme correspond au code postal, il faut qu'on mette les voiles. Tu comprends maintenant pourquoi c'est tellement important qu'on ait une place là-dedans aujourd'hui?

Non. Je ne comprends absolument rien. Tout ce que je sais, c'est que tu es probablement aussi fou que moi.

Noah se retourna vers la jeune fille qui attendait dans la queue deux mètres derrière eux. C'était ses cheveux qui avaient d'abord attiré son attention, ou plus exactement le fait qu'il lui en manquait des touffes. On voyait sur sa tête plus de cuir chevelu que de mèches, comme si elle souffrait des effets secondaires d'un terrible médicament. Elle ne devait pas avoir plus de dix-sept ans mais, avec sa peau abîmée et son incisive manquante, c'était difficile à déterminer précisément. Noah avait lui-même du mal à définir son propre âge, qui devait probablement se situer quelque part dans la trentaine.

Depuis qu'il avait découvert la gamine, il l'avait observée plus ou moins discrètement, et maintenant, une heure et demie plus tard, il lui semblait la connaître presque mieux que lui-même.

Alors qu'il ignorait d'où il venait, elle vivait dans la rue depuis déjà longtemps, cela ne faisait aucun doute. Ses yeux avaient ce *regard d'opium*, comme dirait Oscar, trouble et vide en même temps, et si fréquent parmi ceux qui attendaient ici dans le froid que l'asile de nuit ouvre enfin ses portes.

— Tu la connais? demanda Noah en interrompant son compagnon en pleine tirade sur les patrouilles de reconnaissance et les coordonnées géographiques.

— Qui?

Oscar cligna des yeux, apparemment étonné que Noah ait retrouvé la parole.

— La fille, là.

Il la lui désigna, à quelques pas d'une femme enceinte qui attendait directement derrière eux, un mégot au coin de la bouche.

Un peu plus loin, un enfant se mit à pleurer, et plusieurs hommes commencèrent à se hurler dessus, se disputant sans doute la dernière gorgée d'une bouteille obtenue en mendiant ensemble.

— De qui tu parles?

— Là-bas, à droite, avec les cheveux bizarres. Elle serre un sac à dos contre sa poitrine.

Comme s'il contenait toute sa vie.

— Celle qui parle avec le binoclard?

— Oui.

Un jeune homme mince aux cheveux longs, porteur de lunettes à la John Lennon, se tenait près d'elle. Noah l'avait vu descendre quelques minutes plus tôt d'un minibus argenté portant l'inscription «Antifroid Mobile». Il avait d'abord pensé que le bus amenait d'autres occupants pour l'asile, un nouveau chargement d'âmes perdues qui atterrissaient tous les soirs devant les portes de Caritas. Mais le conducteur était descendu seul et avait regardé autour de lui en semblant chercher quelque chose, longeant la file d'attente d'un pas hésitant, jusqu'à finir par découvrir la gamine.

— C'est Patrix, expliqua Oscar.

Noah hocha la tête. Il aurait été surpris qu'Oscar, qui vivait dans la rue depuis plus de quatre ans, ne la connaisse pas.

Durant cette longue période, celui-ci avait étonnamment bien résisté au troc auquel s'adonnaient la plupart de ses compagnons de malheur : intelligence contre alcoolémie.

Avec ses énormes bottes évoquant des chaussures de clown, un pantalon raide de plusieurs couches de saleté, un épais pull-over en état de décomposition et une veste d'aviateur crasseuse qui refusait obstinément de se fermer sur son ventre, Oscar était vêtu aussi pitoyablement que tous les autres malheureux éjectés comme lui du carrousel de la vie. En matière de vêtements, Noah avait eu meilleur goût, s'il avait lui-même choisi ce qu'il portait. Quand Oscar l'avait trouvé à moitié mort près des voies, Noah portait des vêtements coûteux et chauds qui lui étaient bien utiles aujourd'hui : bottes fourrées à bout en caoutchouc, jean noir à poches latérales, veste d'hiver brillante d'un noir profond, à capuche et resserrable aux hanches. Il trimballait sur lui un kilo et demi de vêtements, sans compter ses collants et ses épaisses chaussettes thermiques.

— Patrix? répéta Noah.

— Son surnom. Un mélange de Patricia et Pattex.

Oscar forma un sachet des deux mains et fit mine d'inhaler de la colle.

— Pourquoi tu crois qu'elle a l'air aussi défaite? Si tu mettais sa photo sur un paquet de clopes, tout le monde arrêterait de fumer.

Noah était du même avis. La gamine était peut-être en ce moment même sous l'emprise de la drogue ; cela expliquerait son regard brumeux et le fait que les rafales de vent arctique ne semblaient pas la déranger. Elle paraissait complètement absente, comme détachée de la réalité. Noah aurait parié qu'elle n'avait même pas senti sa vessie se vider, un quart d'heure plus tôt, en formant une large tache sombre entre ses jambes.

Il était tout aussi probable qu'elle ne captait pas un seul mot de ce que lui disait l'homme aux lunettes qui lui parlait avec insistance. Noah ne l'entendait pas, mais il tentait manifestement de convaincre l'adolescente shootée de l'accompagner jusqu'à son minibus.

L'Antifroid Mobile.

Et il fallait à tout prix que Noah empêche cela, même si, à ce moment précis, il n'aurait pu expliquer à personne pourquoi.

— Hé, tu es dingue ou quoi?

Oscar le retint par la manche pour l'empêcher de sortir de la queue.

— Si tu laisses ta place maintenant, ils pourront te décoller de la rue au gratte-givre, demain matin.

Oscar désigna la foule impressionnante qui les précédait et les suivait. La majorité des onze mille SDF que la ville comptait selon des estimations embellies paraissaient s'être réunis ce soir dans la Franklinstrasse. Rien d'étonnant, on attendait aujourd'hui la nuit la plus froide de l'année.

— Il faut que je l'aide, expliqua Noah.

— L'aider? siffla Oscar, nerveux, en jetant un regard par-dessus son épaule. C'est quoi, dans « ne dis pas un mot » et « ne te fais surtout pas remarquer », que tu n'as pas compris? (Il se tapota le front du doigt.) Tu laisses gentiment tomber, mon grand. En plus, il y a déjà quelqu'un qui s'occupe d'elle.

Oui. Mais ce n'est pas le bon.

En fait, Noah aurait dû se sentir soulagé. Les jours où la température tombait encore plus bas que moins dix, les soixante-treize lits du refuge nocturne disparaissaient plus vite que de la neige sur une plaque de cuisson brûlante. Il fallait urgemment que cette gamine se mette au chaud avant que son pantalon de jogging ne lui gèle sur les cuisses, et le travailleur social arrivait à point nommé. Pourtant, quelque chose ne collait pas.

La file d'attente se mit à avancer.

— OK, c'est parti, dit Oscar. Ne te laisse surtout pas doubler, Noah.

Noah.

Il ne s'était toujours pas habitué à ce prénom, mais il fallait bien qu'il en ait un, et Noah était pour lui, au sens propre du terme, un nom à portée de main. Après tout, ces quatre lettres étaient tatouées maladroitement, d'un trait grossier, sur la paume de sa main droite.

Par je ne sais qui.

Ce nom lui était inconnu, tout comme le reste de l'enfer dans lequel il s'était réveillé sans papiers, sans argent, la mémoire noyée dans une mer de douleur.

Quand il reprit conscience pour la première fois, le visage bienveillant d'Oscar flottait au-dessus de lui ; il avait senti un lambeau de tissu froid sur son front fiévreux et une brûlure insupportable dans l'épaule, comme si quelqu'un avait essayé de lui planter un clou dans les os.

— Ça aurait pu être pire, lui dit son sauveur trois semaines plus tard en changeant son pansement pour la dernière fois.

La balle avait directement traversé son épaule gauche. Par miracle, aucun tendon ni nerf important n'avait été touché, et à ce miracle s'ajoutait encore le fait que Noah n'avait pas succombé à une infection.

— Il t'est arrivé un truc horrible, lui dit Oscar, mais tu n'as pas perdu la vie. Seulement la mémoire.

Seulement.

Il aurait sans doute dû être éternellement reconnaissant à Oscar de l'avoir soigné, dans sa cachette souterraine que seul un mur séparait des rails du métro, mais au vu de la situation, il n'y parvenait pas réellement. Que valait une vie quand on ignorait d'où on venait, quelles étaient ses racines, et pourquoi celles-ci avaient été tranchées, d'un coup apparemment violent, par la hache du destin ? C'était une vie sans souvenirs, uniquement dirigée par l'instinct qui soufflait à Noah qu'il n'était pas chez lui dans cette ville ni dans ce pays, qu'il s'entretenait avec Oscar dans une langue qui n'était pas la sienne, et que l'homme qui poussait maintenant Patrix vers son minibus n'était pas un travailleur social.

— Je reviens, marmonna Noah en dégageant son bras de l'emprise d'Oscar.

Celui-ci se mit à protester furieusement, sans pourtant oser quitter lui aussi la file d'attente qui avançait.

— Reviens ici tout de suite ! lança-t-il.

Mais Noah n'avait aucune intention d'obéir aux injonctions d'Oscar.

3

— Hé. Hé, vous, là.

Noah, épuisé au bout de quelques mètres, sentait à chaque pas la blessure de son épaule. Il dut appeler plusieurs fois avant que l'homme qui menait Patrix vers sa voiture en la guidant de la main, comme une aveugle, le long du trottoir, se tourne enfin vers lui.

— C'est à moi que tu parles?

— Oui. Restez là!

— Pardon?

Le type mince dont les cheveux lui tombaient aux épaules dressa les sourcils, étonné. Près de lui, la gamine avait les yeux dans le vide, aussi indifférente qu'un mannequin en plastique mis au rebut, les mains crispées sur le sac à dos plaqué contre son ventre.

— Qu'est-ce que vous comptez faire d'elle? demanda Noah.

Un sourire arrogant apparut sur les lèvres de l'homme.

— Je ne vois pas en quoi ça te regarde, mais je l'emmène à un refuge pour jeunes où elle sera mieux qu'ici, dans un asile pour adultes.

Il caressa doucement la tête de la jeune fille, qui réagit par un tressaillement du coin de la bouche. Derrière lui, Noah entendait Oscar l'exhorter à revenir, mais il continua d'ignorer ses appels.

— Vous travaillez pour les services de protection de la jeunesse? demanda-t-il.

— Exactement.

— Vous avez votre carte?

— Dis donc, Jésus, ce que je n'ai *pas*, c'est du temps à perdre. Alors laisse-moi faire mon travail. Tu vois bien que cette gamine doit être mise à l'abri du froid le plus vite possible.

— Avec une voiture de location?